

SOEUR DE CHARITÉ.

III

L'an passé, j'avais quitté la route de Belfort à Epinal ; j'errais au hasard sur le dernier versant des Vosges.

Une maison penchée au flanc d'une colline était au milieu d'un jardin. De grands arbres verts étendaient leurs branches sur le toit. Cette maison ressemblait à un nid dans les bois. Les hirondelles voltigeaient autour du chaume avec leur cri joyeux, et, sous les bords du toit, les petits, à peine éclos, rappelaient au nid la mère absente.

Au devant de la porte, des enfants jouaient avec un chien de chasse, sous les yeux de la mère qui travaillait. Au fond du jardin, le père travaillait aussi. Ce coin du monde respirait l'ordre et le bonheur.

Près de la maison j'avais remarqué, au creux d'un arbre, une image en étain, placée sous verre, exposée à la vénération des fidèles. Les paysans ne passaient jamais là sans faire le signe de la croix. Un vieillard était à genoux ; il se leva, en m'entendant, se signa devant cette image en plomb de saint Joseph, et puis me salua.

—Quelle est cette maison ? lui demandai-je.

—C'est la maison de la charité, répondit-il. Un vieux soldat l'habite, et jamais le malheureux n'a frappé à sa porte sans que le maître ne vint au seuil partager son morceau de pain.

Je poursuivis ma route. Au bruit des pas de mon cheval, un joli enfant, aux joues rebondies et colorées, aux yeux vifs, aux longs cheveux blonds, vint au-devant de moi en appelant son père. Abandonnant sa bêche, le jardinier se rapprocha, et je reconnus mon ancien soldat Joseph Meyer.

Je m'élançai à terre, ouvrant les bras à ce brave homme, qui s'y précipita. Les sanglots étouffaient sa voix, et deux larmes glissaient le long de ses joues pendant que sa main calleuse tremblait dans la mienne.

Je partageai le frugal repas de cette famille de braves paysans ; je visitai le jardin potager et le carré des fleurs. La ménagère me conduisit à l'office, où le lait et le miel inondaient les jarres, au grenier, où le blé faisait crier les planches. Je vis les armoires riches de toile grise pour l'an qui vient.

Le soir, à la veillée, devant un grand feu, je pris sur mes genoux le petit garçon ; les autres enfants se groupèrent entre les aïeuls, car il y avait trois générations dans cette cabane.

Et nous causâmes longtemps. Nous parlions de la sœur de charité, du régiment et de la terre ; et quand nous avions fini, nous recommencions. Ce que j'appris, de neuf heures à minuit, tantôt du père, tantôt de la mère, tantôt des enfants et des vieillards, je vais vous le dire.

La charité de sœur Marthe n'avait pas seulement sauvé de la